

# KIERKEGAARD, NOTRE CONTEMPORAIN PARADOXAL

ACTES DU COLLOQUE ORGANISÉ  
PAR LE DÉPARTEMENT DE PHILOSOPHIE  
DE LA FACULTÉ DES LETTRES ET  
DES SCIENCES HUMAINES  
DE L'UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH  
EN MAI 2013

PUBLIÉS PAR  
NICOLE HATEM

Publications de  
l'Université saint-Joseph  
Beirut, 2013.

## KIERKEGAARD ET LE COMIQUE

DANIEL SCHULTHESS\*

### Introduction

Vu de loin, Kierkegaard donne l'impression d'un auteur sombre, tourmenté, fâché par vocation avec la légèreté comique. Ses livres ne portent-ils pas pour titre *Le Concept de l'angoisse*, *le Traité du désespoir*, *Crainte et tremblement*, « Une Histoire de la souffrance » (dans les *Stades sur le chemin de la vie*, 1845) ? Comment l'auteur de ces livres pourrait-il figurer, de tous les auteurs que nous pouvons pratiquer, comme un des plus grands apologistes du comique ? comme un des philosophes chez qui nous pouvons apprendre le plus sur ce thème ?

Et portons-nous sur un plan plus conceptuel : Kierkegaard a toujours mis l'accent sur l'effort, le combat, la tension de l'existence, le sérieux, la difficulté, « le poids infini de la vie » (OC X, p. 247), ce qu'il appelle aussi le pathos (OC XI, p. 123 s.), ce qu'on appellera sans doute plus tard « l'engagement ». Or la culture du comique, sous la forme de l'ironie ou de l'humour, se signale par la pente exactement opposée : c'est le dégageant, la distance, le relâchement, la détente. Grâce à un trait d'humour, dit une formule classique, « on s'en tire par une pirouette ». Il semble donc que Kierkegaard aurait dû repousser tout intérêt pour le comique. D'ailleurs la pensée dite existentialiste semble avoir choisi majoritairement ce camp-là : essayez

\* Institut de philosophie, Université de Neuchâtel.

un peu d'écrire trois paragraphes sur « Heidegger et le comique » !<sup>1</sup>

Dans ce qui suit, nous nous demandons ce qui a bien pu contrebalancer chez notre auteur une donne *a priori* si peu favorable au comique<sup>2</sup>. Quels facteurs ont-ils fait de Kierkegaard non seulement un penseur du comique, mais encore un apologiste décidé de l'ironie et de l'humour ?<sup>3</sup> un auteur souvent prêt à polémiquer contre le sérieux ?<sup>4</sup> C'est à cette question que je m'efforcerai de répondre dans les propos qui suivent. Je me servirai surtout de l'ouvrage *Post Scriptum définitif et non scientifique aux Miettes philosophiques* (1846), particulièrement riche pour la discussion de la question.

### La lutte avec l'expansion de l'objectivité

Pour fixer un point de départ, je souligne que Kierkegaard comprend son rôle d'auteur dans un certain rapport avec l'époque dans laquelle il vit. Il interprète son temps, il en discerne les traits dominants<sup>5</sup>. À sa manière distinctive, il se fait un critique de la modernité, car il voit se manifester, à travers les progrès des sciences, des techniques et sans doute de la philosophie, un

<sup>1</sup> Cf. la note de J. Colette (1994).

<sup>2</sup> Comme on trouve, dans la philosophie ancienne, les figures duales d'Héraclite qui pleure (*Heraclitus flens*) et de Démocrite qui rit (*Democritus ridens*) ; ne pourrait-on dire qu'il y a à cet égard « deux existentialismes », l'un qui pleure, chez Heidegger, Sartre, Jaspers, etc. ; l'autre qui rit, chez Kierkegaard, peut-être Nietzsche jusqu'à un certain point, et sans doute Ricœur ? Sur la dualité Héraclite-Démocrite, cf. N.-L. Cordero (2000).

<sup>3</sup> La présence de ce sujet chez notre auteur s'atteste bien entendu depuis la thèse de doctorat *Le concept d'ironie constamment rapporté à Socrate* (1841).

<sup>4</sup> Cf. par exemple OC X, p. 261, OC XI, p. 210-21 ; sur l'Église et la revendication de sérieux, OC XI, p. 208.

<sup>5</sup> Pour paraphraser un titre de J.G. Fichte, *Traits dominants de l'époque présente*, en allemand *Grundzüge des gegenwärtigen Zeitalters* (1806).

profond déclin de l'homme. Il est en quelque sorte le Socrate de son siècle : il voit la modernité engagée dans une pratique d'objectivité, d'extériorité, et par là dans la perte du soin que chacun doit avoir de son âme et de son propre destin. Nous pourrions multiplier ici les citations : « le malheur de notre temps est l'excès de savoir et l'oubli de l'intériorité » (OC X, p. 244) ; « le savant coule des jours paisibles ; ce qui l'occupe objectivement n'affecte en rien sa manière d'être et son existence personnelle » (OC XI, p. 256 ; cf. aussi p. 228-230). Kierkegaard donne sa propre interprétation, radicale, du mouvement prévalant dans la civilisation « éclairée », et il entend précisément combattre ce mouvement. L'extériorité, soit le régime intellectuel dominant une époque d'objectivité, correspond à une vie de l'esprit anonyme, une vie de l'esprit qui n'engage à rien. L'objectivité débouche sur une vie atrophiée, en particulier sur l'effacement de l'individu au profit des exigences prétendues du « genre humain » et de l'universalité.

Ce travers de l'extériorité, cependant, ne se connaît pas comme tel. En effet, cette vie atrophiée croit triompher par le côté même qui la dessèche. On peut s'imaginer cela comme des vases communicants : plus nous pressons vers l'objectivité, moins il nous reste de subjectivité ; et c'est très bien ainsi, c'est cela qu'il faut, prétend la modernité. Du reste le biais de l'extériorité s'étend au message chrétien tel qu'il est porté dans l'époque moderne (OC X, p. 272-274). Kierkegaard voit le christianisme de son époque accepté sur un mode extérieur, qui n'exige rien, qui ne fait pas de vagues, qui se réduit à un lissage anonyme des conduites. Quel trouble ne surgirait-il pas d'un Abraham revenu parmi les Modernes, comme le souligne Kierkegaard avec force dans *Crainte et Tremblement* (1843) ! Avec cette exigence en arrière-fond, il fait retentir sa puissante revendication : « mon propos est de rendre difficile l'art de devenir chrétien » ! (OC XI, p. 239 ; aussi p. 267).

### La satire anti-moderne

Le thème du diagnostic du temps présent que je viens d'aborder nous introduit à une première facette de notre sujet. Chez Kierkegaard, le regard porté sur le temps présent alimente une satire anti-moderne qui consiste précisément à mettre en évidence les graves manquements qui s'instillent dans l'homme moderne, face aux exigences fondamentales d'une vie qui serait « à la hauteur ». Il est certain ici que Kierkegaard, sur un mode qui lui est propre, fait partie de la grande veine de la satire et de l'invective occidentales. Ses tonalités ne sont pas latines, bien sûr, comme chez Pétrarque, Érasme, Rabelais<sup>6</sup>, Cervantès ou Molière, etc. ; elles sont nordiques, comme chez Swift, et après lui Ibsen, Karl Kraus, Ingmar Bergman. Dans l'œuvre de Kierkegaard, cette voix de la satire se distribue dans tous les écrits, on ne saurait identifier un écrit spécifique à cet égard. Voici un exemple tout en finesse et en mordant : « Les dires des philosophes sur la réalité sont souvent aussi décevants que la lecture de cette enseigne qu'on voyait chez un brocanteur : "Ici on repasse." On apportait son linge et l'on était dupé : l'enseigne était à vendre<sup>7</sup>. » On pourrait multiplier ici les exemples<sup>8</sup>. Comment résister devant ce splendide passage ? « De nos jours (...) tout le monde récite. Existe-t-il un homme qui, pour défendre une opinion, s'expose à un petit désagrément ? On le prend pour un démon – ou pour un imbécile. » (OC X, p. 237 ; voir toute la page).

<sup>6</sup> Sur le rire chez Erasme et Rabelais, voir l'étude exemplaire de M. Screech (1997).

<sup>7</sup> « Diapsalmata », 1<sup>e</sup> section de *Ou bien ... ou bien ...* (1843), OC III, p. 32.

<sup>8</sup> Notamment OC III, p. 30 ; OC X, p. 205 ; OC XI, p. 223, p. 239.

### Les contextes communicationnels

Mais revenons à la question de l'objectivité. Face à ce penchant objectiviste envahissant, Kierkegaard revendique l'individu et l'intériorité : « la vérité, c'est l'intériorité », ne cesse-t-il de marteler (OC X, p. 260, p. 262). Et de là je passe au pivot que je crois préférable pour aborder ma question : cette opposition de l'objectivité et de la subjectivité se répercute sur le plan de l'usage du langage. Même si ses intentions sont très spécifiques, Kierkegaard est ici un précurseur de la théorie des actes de langage qui s'est développée au XX<sup>e</sup> siècle avec J. L. Austin (1911-1960). Pour faire court, disons qu'à l'opposition de l'objectivité et de la subjectivité va répondre l'opposition de la communication directe et de la communication indirecte<sup>9</sup>. En gros, on peut dire que le régime de l'objectivité correspond à la communication directe : un locuteur A et un auditeur B sont aux prises. Le locuteur A s'exprime dans une phrase S ; le auditeur B comprend la phrase S, et cela lui suffit pour accéder à l'information mise en circulation par le locuteur A ; c'est tout ce qui est en jeu dans ce genre de communication. La modernité – en un sens certes négatif – c'est un certain régime de langage, selon le constat de Kierkegaard comme dans celui de Karl Kraus. On pourrait dire : la modernité, c'est ce qui est caractérisé par le langage tel qu'on s'en sert dans la communication directe.

### L'étude du comique

À ce point, il convient d'introduire ensemble deux notions, celle du comique d'un côté, et celle du langage –

<sup>9</sup> L'exposé le plus détaillé sur la question est « La dialectique de la communication éthique et éthico-religieuse » (1847), OC XIV. Certaines données principales de la question figurent déjà dans « Le concept d'ironie » (OC II), notamment à la fin de la 2<sup>e</sup> partie.

tantôt ironique, tantôt humoristique<sup>10</sup> – par lequel le comique est mis en évidence, est actualisé. Kierkegaard a inséré, dans le dernier chapitre du *Post Scriptum*, en note de bas de page, l'ébauche d'un petit traité du comique<sup>11</sup>. Le comique, dit-il dans cet exposé, c'est la « contradiction » (OC XI, p. 200). Aujourd'hui on appelle cette approche la « théorie du comique comme incongruité », et c'est toujours celle qui prévaut en psychologie et en philosophie<sup>12</sup>. Je ne précise pas davantage la notion de contradiction ou d'incongruité, un sujet évidemment assez difficile. Je me saisis plus directement de l'un des exemples que propose Kierkegaard (parmi une vingtaine que compte ce petit traité, avec chaque fois des éléments d'analyse). Voici l'exemple : « Il est comique de voir dans la conversation courante user du procédé rhétorique d'interrogation propre au sermon (qui ne demande pas de réponse, ou simplement la réponse intérieure de l'auditeur) ; il est comique de voir l'interlocuteur se méprendre et répondre » (OC XI, p. 203). L'élément d'analyse que nous retenons est ceci : « Le comique tient alors à la contradiction où l'on joue à l'orateur dans une conversation » (id.). On peut avoir un sentiment du point soulevé en pensant à ce qu'on appelle une « question rhétorique ». Kierkegaard envisagerait aussi l'étrangeté qu'il y a à ce qu'on réponde à une question dite rhétorique. Bien sûr, ce n'est pas parce qu'on dit « cela est comique » que l'on rit de ce qui a été proposé comme comique. Le comique doit d'une façon ou d'une autre s'actualiser et s'insérer dans la vie. Cette insertion se fait

<sup>10</sup> La satire, dont nous avons parlé ci-dessus, relève en principe du genre humoristique, mais appliqué à des thèmes d'une certaine généralité. L'humour peut se pratiquer *ad personam*, la satire non. Voir ci-dessous, note 21.

<sup>11</sup> OC XI, p. 199-205 ; cf. à partir de la p. 188 ; voir déjà la brève esquisse dans « Diapsalmata », 1<sup>e</sup> section de *Ou bien ... ou bien ...* (1843), OC III, p. 24.

<sup>12</sup> Cf. Morreall, 2009, p. 12.

par un acte de langage spécifique, qui pourra être ironique ou humoristique. Imaginant un tel acte de langage, je vais me servir de cet exemple pour avancer<sup>13</sup>.

### Un exemple

Soit la question rhétorique lancée par un protagoniste A dans une conversation, portant, disons, sur des sujets de politique : « Jusqu'à quand laisserons-nous faire ces criminels ? » Et imaginons ensuite que l'interlocuteur B réponde : « Oh ! encore quelque temps ! » Projétons-nous alors dans le cadre communicationnel. Disons que nous sommes exposés, à titre de témoins C, à ce « Oh ! encore quelque temps ! » Examinons donc la partie des témoins C. Il y a au moins 4 moments dans la démarche qu'ils doivent accomplir :

1) Ils doivent comprendre ce que dit B littéralement : « Oh ! encore quelque temps ! » Ce qui peut se développer ainsi : « Nous laisserons ces criminels-faire encore quelque temps. »

2) Les témoins C doivent comprendre que B a pensé tout autre chose, du genre « A est un vitupérateur ridicule ».

3) Les témoins C doivent comprendre que B a non seulement pensé, mais encore *exprimé* « A est un vitupérateur ridicule ». Cela en disant « Oh ! encore quelque temps ! », et justement pas en disant « A est un vitupérateur ridicule » ; l'interlocuteur B a pu exprimer ce quasi-propos précisément parce que la question de A, prise du domaine d'une éloquence non conversationnelle<sup>14</sup>, « ne demandait pas de réponse » (OC XI, p. 203). En répondant à une question qui ne

<sup>13</sup> L'étude de ce genre de situation a été brillamment conduite par R. Schaerer (1941). Cet article est utilement prolongé dans V. Jankélévitch (1964), aux p. 21 s., 55-56, 62.

<sup>14</sup> Quoique pas du domaine de l'éloquence sacrée comme dans l'exemple de Kierkegaard.

demandait pas de réponse, B rend lisible pour d'autres la dimension ironique de son propos.

4) Les témoins C doivent comprendre dès lors que A est en quelque sorte pris au piège de son choix rhétorique (« il tombe dans la fosse qu'il a creusée », Ps. 7, 16) ; son recours au mode verbal de la *question* le contraint, par une convention régissant les questions (une maxime conversationnelle<sup>15</sup>), à admettre une réponse qui possède la forme appropriée ; sous cet angle, les conventions sont sauvées ; sa protestation éventuelle devra dévoiler sa manœuvre, etc.

L'exercice que je viens d'évoquer pour les témoins C va de pair avec une certaine conscience de soi des témoins C comme « transposeurs » du propos de B. À titre de contre-épreuve, imaginons que l'ironie n'ait pas été comprise : cette conscience de soi, accompagnée d'une conscience du contexte communicationnel, n'aurait pas été actualisée. Les témoins C savent que l'interlocuteur B a parlé d'une manière qui les contraint à un *exercice tout intérieur* ; B les a contraints à un exercice pour ainsi dire « orthogonal » au flux des phrases comprises selon un régime de communication directe. En fait, il ne s'agit même pas seulement de communiquer des contenus (fussent-ils transposés), mais de communiquer une « façon d'être » ; ce qui s'est communiqué aussi, c'est la nécessité de cet exercice intérieur, dont nota bene rien ne filtre à l'extérieur. Il y a là comme un moment d'éveil, bien réel, mais peu propre à une transposition verbale. Pour anticiper sur une perspective plus globale, on se rappellera ici ce leitmotiv de notre penseur : « le christianisme est communication existentielle qui se refuse à l'intellection » (OC XI, p. 242).

<sup>15</sup> Sur la notion de maxime conversationnelle, cf. P. Grice (1967).

### Communication et intériorité

Par cette esquisse, je voudrais souligner un point décisif. Au contraste initial, langagier, entre objectivité et ironie se rattachent des thèmes communicationnels : dans l'objectivité, comprendre une phrase, c'est comprendre le sens littéral de la phrase ; dans l'usage ironique du langage, cette façon de comprendre perd sa validité, on entre dans le travail que je viens de caractériser dans la section précédente. La phrase proférée perd sa validité intégrale ; elle garde cependant une validité relative, au titre de repoussoir (moments 1-3) et même de protection de l'ironiste (moment 4). Cette sorte de travail intérieur qu'impose l'ironie renvoie donc dans le langage de Kierkegaard à une notion d'intériorité. Cette intériorité s'impose en amont à l'ironiste, qui construit son propos (construit un « chemin de lecture »), et en aval elle s'impose à la « victime » de l'ironie ainsi qu'à l'interprète, qui doivent reparcourir ledit chemin<sup>16</sup>.

### Le comique et les valeurs

Mais ce n'est pas tout. À ce point, nous devons parler de nouveau de la notion de contradiction : dans le comique, il y a une contradiction, soit. Cette contradiction n'est pas neutre, elle met en jeu des valeurs et des normes. Elle met face à face quelque chose de lacunaire, de fautif, de raté, d'un côté ; et à l'opposé le plan normatif qui permet de parler de lacune, de faute, de ratage. Kierkegaard a une vision globalement très positive de ce contraste dans le comique et surtout du « niveau » de la norme utilisée pour pouvoir parler de lacune (Platon était plus pessimiste, cf. *République* V, 452a). Il y a chez lui une sorte d'optimisme de l'ironie et de l'humour ; accompagnée il est vrai d'une vue critique des pratiques courantes de l'ironie et de l'humour ; avec

<sup>16</sup> Cf. R. Schaerer (1941), p. 185-186.

la notion d'une discipline en ces matières<sup>17</sup>. Au moment où nous y recourons, nous sommes habités par des références pour lesquelles Kierkegaard parle volontiers d'infini, qui par contrecoup viennent souligner les lacunes de notre condition. C'est à ce titre que l'ironie et l'humour viennent opérer un progrès de la cause de l'infini dans la vie finie. On vient à comprendre ici comment, à partir d'une vision extrêmement large et pour ainsi dire formelle, Kierkegaard peut positionner la pratique de l'ironie et de l'humour dans une affinité avec la question religieuse.

### Les stades de l'existence

Bien sûr Kierkegaard veut plus, dans sa revendication de l'intériorité, que des traits épisodiques d'ironie ou d'humour au sens où nous en avons examiné un. Il écrit à ce sujet : « L'ironie est une détermination existentielle ; aussi, rien n'est-il plus ridicule que d'y voir une façon de parler, ou que de voir un écrivain tout heureux d'avoir de temps en temps le ton ironique. Celui qui possède essentiellement l'ironie la possède tout le long du jour sans qu'elle soit liée à aucune forme, parce qu'elle est en lui l'infinité<sup>18</sup>. » C'est en ce sens d'une disposition profonde de la personnalité que l'ironie et l'humour font partie de la suite des stades dans l'analyse kierkegaardienne de l'existence, avec la succession : stade esthétique, stade éthique, stade religieux. De cette séquence, Kierkegaard donne aussi une présentation plus

<sup>17</sup> OC XI, p. 204-205, dans la note. Relevons ici, pour attester de la stabilité des vues de Kierkegaard, que la campagne engagée contre lui par le périodique humoristique le *Corsaire* (cf. J. Garff (2005), Partie III) ne l'a pas fait dévier de son apologie de l'ironie et de l'humour.

<sup>18</sup> OC XI, p. 190 ; cf. aussi, en ce qui concerne Socrate, *Le concept d'ironie*, OC II, p. 268.

longue qui donne ceci : immédiateté, stade esthétique, ironie, stade éthique, humour, stade religieux<sup>19</sup>.

Certes, l'ironie et l'humour correspondent à des transitions, à des seuils entre les stades ; le stade religieux, en revanche, dépasse tous les stades précédents et vient les couronner. Même Kierkegaard, tout apologiste du comique qu'il est, rejoint ici une critique traditionnelle de l'humour. C'est l'objection de la « paresse » finalement inhérente à l'humour (cf. Morreall, 2009, p. 93-94). Kierkegaard y souscrit à sa façon, puisqu'il écrit : l'humour « n'est pas la foi » ; puisque l'exigence de maintenir la tension, l'effort, fait que l'humour est dépassé. Mais il est « la position avancée, l'ultime *terminus a quo* par rapport au religieux chrétien »<sup>20</sup>.

Résumons-nous. L'ironie est un stade de transition entre l'esthétique et l'éthique dans la mesure où elle (l'ironie) commence à mobiliser les normes éthiques, alors que l'esthétique en reste dépourvue<sup>21</sup>. Mais l'ironiste procède très extérieurement, sans implication personnelle par rapport à ces normes éthiques ; à ce titre il initie à l'éthique sans du tout y entrer. Dans l'éthique

<sup>19</sup> Cf. le passage « étendu » à ce sujet, OC XI, p. 216-217, note ; OC XI, p. 188, p. 219.

<sup>20</sup> OC X, p. 271 ; sur cette critique de l'humour, cf. aussi OC XI, p. 236.

<sup>21</sup> Sur l'humour et l'ironie, cf. OC XI, p. 233-235, avec la note, et passim. Il est utile de considérer la manière choisie par Bergson pour fixer cette opposition : dans l'ironie, « on [énonce] ce que [les choses devraient] être en feignant de croire que c'est précisément ce qui est » ; tandis que dans l'humour, « on [énonce] ce qui est en [feignant] de croire que c'est [précisément] ce que les choses devraient être » (H. Bergson (1900), p. 447 ; j'ai rendu symétriques les deux formulations). De ce fait l'ironie va de pair humainement avec une distance envers l'objet d'ironie, dans la mesure où une norme non réalisée est mise en avant ; tandis que l'humour va de pair humainement avec une proximité envers l'objet d'humour, dans la mesure où une norme non réalisée reste en arrière-plan, comme Kierkegaard le souligne lui-même, cf. OC XI, p. 438n., p. 494n., p. 504.

(à la différence de l'esthétique), on s'engage par devers les normes, on fait comme si les normes étaient réalisables (une nouvelle immédiateté). Il y a là un engagement et une volonté, mais aussi une naïveté. On croit échapper à la contradiction<sup>22</sup>. L'humour réinstaure à ce point la contradiction (cf. OC XI, p. 233), mais avec « derrière soi » une dimension d'engagement. Il prépare à ce titre le stade religieux. Il reste transitionnel dans la mesure où l'effort en lui se relâche. Il doit être dépassé. Néanmoins il constitue pour ainsi dire le filtre qu'exige le religieux pour n'être pas « faux ».

### Conclusion

Pour terminer, relevons que le stade de l'humour doit certes être dépassé, mais Kierkegaard a une conception stricte de la consécration des stades. « Mon idée, c'était que la subjectivité, l'intériorité est la vérité, et l'exister, le décisif ; que l'on doit s'acheminer par cette voie au christianisme qui est justement l'intériorité (mais non, je le souligne, une intériorité quelconque, d'où la nécessité de maintenir les stades préliminaires). » (OC X, p. 262) L'humour est à ce titre un passage nécessaire. Voici un très bon résumé de la position : « Le pathétique non garanti par le comique est une illusion et le comique sans équivalent de pathétique un manque de maturité. » (OC X, p. 83). On pourrait faire allusion à la fin du *Banquet* de Platon, là où le texte relate brièvement un débat avec Socrate, qui porte sur la question de savoir si les compétences d'écrire des tragédies et des comédies sont distinctives ou bien si elles coïncident (223d). La thèse socratique veut qu'elles soient conjointes. Nous retrouvons ce point chez Kierkegaard. Le comique c'est-à-dire ici l'humour, garantit la rigueur du passage au pathétique c'est-à-dire à la foi. Mais ce n'est pas un

<sup>22</sup> Cf. le thème qui en reste absent : la faute, le péché.

comique sans discipline qui peut tenir ce rôle, il doit répondre à une économie bien précise qui lui évite de se perdre. On s'en doutait : l'apologie kierkegaardienne du comique reste dans l'orbite d'une tension maîtresse, inhérente au grand métier de l'existence.

### BIBLIOGRAPHIE

- BERGSON, Henri (1900), *Le Rire : Essai sur la signification du comique*, dans *Œuvres*, éd. A. Robinet, Paris, PUF, 1959, p. 381-486.
- COLETTE, Jacques (1994), « Note sur l'ironie, l'humour et le sérieux », dans : *Kierkegaard et la non-philosophie*, Paris, Gallimard, p. 71-74.
- CORDERO, Nestor-Luis (2000), « Démocrite riait-il ? », dans Marie-Laurence DESCLOS (dir.) (2000), p. 227-239.
- DESCLOS, Marië-Laurence (dir.) (2000), *Le Rire des Grecs : Anthropologie du rire en Grèce ancienne*, Grenoble, J. Millon.
- GARFF, Joakim (2005), *Søren Kierkegaard : A Biography*, tr. B.H. Kirmmse, Princeton N.J., Princeton University Press.
- GRICE, Paul (1967), « Logic and Conversation », dans *Studies in the Way of Words*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1989, p. 22-40.
- JANKÉLÉVITCH, V. (1964), *L'Ironie*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, Flammarion.
- KIERKEGAARD, Søren, *Œuvres complètes* (= en abrégé OC), tr. Paul-Henri Tisseau et Else-Marie Jacquet-Tisseau, Paris, Éditions de l'Orante, depuis 1966. Toutes nos références sont prises de cette édition en langue française, avec l'indication du tome et de la page.
- MORREALL, John (2009), *Comic Relief : A Comprehensive Philosophy of Humor*, Oxford, Wiley-Blackwell.
- SCHAERER, René (1941), « Le mécanisme de l'ironie dans ses rapports avec la dialectique », *Revue de métaphysique et de morale* 48, p. 181-209.
- SCREECH, Michael (1997), *Laughter at the Foot of the Cross*, Londres, Allen Lane.